

**Claude Mauriac, extrait de la préface pour le livre
Le Regard de la Mémoire. Ed. Colona.**

Rien de semblable, en revanche, avec Anne Garde. Non qu'elle n'ait, elle aussi, connaissance non seulement de l'œuvre de François Mauriac mais des lieux d'où elle est née et qu'elle a cherchés, regardés, dont elle s'est imprégnée, avant de les capter et, à sa manière, de nous en redonner les images. Mais du paysage photographié à l'image photographique il y a eu une autre transmutation, encore, que celle de l'artiste qu'elle est. Celle d'un art différent, d'une écriture autre, produit d'une technique qui matérialise ce qu'elle exprime d'une façon telle que les transpositions et transfigurations de la création y sont irréductibles. Et, certes, ce qu'il entre au départ de mécanique dans la photographie, n'empêche pas un professionnel de la qualité d'Anne Garde de manifester son talent et de faire œuvre personnelle. Si peu subjectif que soit l'objectif, fort bien nommé, si matérialisé ce qu'il a saisi et enregistré, la part laissée à l'intervention du photographe n'en est pas moins sensible pour peu que nous ayons affaire à un artiste de la qualité d'Anne Garde. Il n'en reste pas moins que nous sommes passés d'une technique à une autre. Nous avons changé de domaine. Et si fidèle que soit Anne Garde à son auteur, elle substitue à son regard et à son art les siens.

Pour moi qui suis mauriacien à deux titres différents, celui de l'admiration, mais aussi, d'abord, celui de la filiation, ce changement de registre se manifeste de façon plus aiguë encore. Et telle que j'en éprouve ce que je puis appeler, au sens fort du mot, du vertige. Anne Garde elle-même en a été le premier témoin lorsqu'elle m'a montré, les unes après les autres, les photographies que voici. Ces maisons, ces arbres, ces objets m'étaient familiers. Je situais l'endroit exact du parc de Saint-Symphorien ou des vignes de Malagar où avaient été prises ces images. La gare du Nizan elle-même ne m'était pas étrangère, ni le palais de justice de Bazas. Bordeaux, moins connu de moi dans ses itinéraires m'est suffisamment proche pour que j'éprouve, à en voir ces images, la même impression de dépaysement. Non que tout cela ne soit exact, précis, vrai, comment pourrait-il en être autrement avec des photographies ? Mais une lumière autre en change les perspectives et les reliefs. Celle du soleil, encore qu'Anne Garde privilégie bien souvent les éclairages du crépuscule. Mais surtout celle, intérieure, d'un poète, ici François Mauriac et là Anne Garde. De l'un à l'autre, il n'y a pas eu déperdition, adultération, ni si peu que ce soit trahison, mais transsubstantiation.

La grâce sauve les héroïnes les plus sombres de François Mauriac. Une grâce, les photos les plus noires d'Anne Garde. Aussi bien a-t-elle le secret de grisailles et de brumes éclairées de l'intérieur. Comme si ses paysages, aussi, avaient une âme. Certes différente de celle que laisse deviner les personnages de Mauriac tels que l'art de ce romancier, de ce poète, les suscite en nous. Peu chrétienne, sans doute, peut-être, mais qu'en savons-nous, Anne et moi ? « Agnostique, tu ne te sais pas chrétien », me disait mon père. Et si j'en doutais j'y ajoute foi aujourd'hui. Foi qui n'est pas la foi. Mais il n'est qu'une seule source à la lumière, celle qui irradie des héros mauriaciens. Celle, différente, qui affleure dans les noirs et les blancs, les roux et or d'Anne Garde.

16 février 1985